

THONON-LES-BAINS

LES GETS

Musique mécanique : « Il ne faut pas que ce soit que passéiste »

Rencontre avec Denis Bouchet, président fondateur du musée de la Musique mécanique des Gets, qui célèbre ses 40 ans ces 16 et 17 juillet sur le thème : "La musique mécanique du passé et de l'avenir".

Quand on entend le terme "musique mécanique", on pense souvent aux orgues de barbarie. C'est seulement ça, la musique mécanique ?

« Non, c'est un peu d'ailleurs notre difficulté au niveau du musée de la Musique mécanique. Les gens pensent souvent à l'orgue de barbarie qu'ils ont pu écouter dans les rues, sur un marché ou au bastringue, com-



Denis Bouchet, président fondateur du musée de la Musique mécanique des Gets. Photo le musée de la Musique mécanique

me on appelle quelquefois les pianos mécaniques dans une brocante ou un restaurant, toujours pas bien accordés. Mais en fait, l'Homme s'est attaqué à tout puisqu'il a fait jouer tous les instruments. Ça a démarré au Moyen-Âge, avec les carillons mécaniques dans les églises, avec des gros cylindres picotés en ferraille. Se sont développés ensuite des instruments portables avec la petite serinette pour apprendre aux oiseaux à chanter, puis l'orgue de barbarie, bien sûr. Il y a aussi eu des orgues de salon beaucoup plus sophistiqués. Et en 1796, l'apparition de la boîte à musique à Genève. L'Homme a également fait jouer des pianos, même des pianos à queue, et s'est attaqué aux instruments à cordes. On dispose de quelques exemplaires dans le musée : cithares, harpes, violons, banjos. Ça surprend beaucoup les gens. Il y a également eu des orchestrons, de véritables orchestres qui remplacent jusqu'à 15 à 20 musiciens, où tous les instruments sont représentés et qui jouent automatiquement. Donc c'est vrai que c'est un monde fabuleux que les gens découvrent. »

Est-ce qu'il y a encore un savoir-faire autour de la musique mécanique ?

« Oui, on a encore des restaurateurs. Bon, la succession est un petit peu difficile, il y en a peu qui reprennent. Par exemple, pour les boîtes

à musique, aujourd'hui, il n'y a plus qu'un atelier en Suisse. Alors, en interpe, on a des anciens de l'école d'horlogerie. On arrive à changer un ressort, des choses comme ça... Mais quand il y a une restauration complète, on est obligés de faire appel à un spécialiste. Au niveau des orgues, on a encore des restaurateurs d'orgues, notamment spécialisés dans les instruments mécaniques. Il y en a un de Vienne, dans l'Isère, qui vient régulièrement et qui sera là à nos 40 ans. Après, c'est des restaurateurs de piano. Des marqueteurs aussi, puisque quelquefois, les instruments sont toujours dans de beaux meubles ou de jolis coffrets qui sont à reprendre. Donc on a aussi un ébéniste marqueteur. On fait appel à pas mal de spécialités pour maintenir en bon état l'ensemble de la collection. »

Quel est le statut actuel du patrimoine de musique mécanique en France ?

« Il y a une opération qui a été lancée au niveau de l'Arc horloger. C'est parti de Besançon car c'est encore le lieu fort de l'horlogerie en France et que la musique mécanique est née dans tous les lieux d'horlogerie. Je parlais de Genève, il y a eu une fabrique de boîtes à musique à Sainte-Suzanne à côté de Montbéliard, il y en a eu une à Cluses quand on a fait l'école royale d'Horlogerie. On appelle tout ce groupe-ment l'Arc horloger. On l'a

soutenu, et d'ailleurs, on en fait partie. Ce groupement souhaite faire classer tout ce savoir-faire autour de non seulement l'horlogerie, mais aussi des boîtes à musique au patrimoine de l'UNESCO. On espère que ça pourra relancer un petit peu les vocations pour se lancer dans ces métiers-là. »

Comment arrive-t-on à construire un musée aussi important que celui des Gets à partir d'une association ?

« C'était une aventure un peu folle au départ. On ne pensait d'ailleurs pas en arriver jusque-là. On a démarré avec une exposition en 1985, dans les sous-sols de la salle des fêtes. Elle nous a permis d'inviter les élus, les représentants du Conseil général de l'époque, la directrice des orgues et même le ministre de la Culture. Il est venu s'intéresser à nous, parce que c'est un patrimoine qu'il ignorait complètement. On a donc démarré bien modestement. Et puis, il y avait un bâtiment, une ancienne maison des sœurs, qui était à l'abandon. Le maire de l'époque ne voulait pas que ce bâtiment disparaisse et l'a mis à disposition, ce qui a été une chance. Il a été restauré pour devenir ce musée de la musique mécanique. »

En 40 ans d'existence, il y a de nombreux moments forts et anecdotes à raconter ?

« Oui, il y a eu des mo-

ments très forts : les débuts, l'ouverture du musée, le manège et l'orgue de l'église ont été des grands moments. On a eu l'an 2000, le changement de siècle avec un festival qui était assez majestueux et l'inauguration de la place qui se trouve derrière le musée, place Limonaire. En 2010, pour le 150^e anniversaire de la réunion de la Savoie et de la France, on a créé un carillon mécanique, avec un cylindre picoté, dont les cloches ont été baptisées au nom des provinces de Savoie. Qu'elles soient encore en France ou à l'étranger : la Tarentaise, la Maurienne, le Chablais, le Faucigny, le Val d'Aoste, le comté de Nice, etc. C'est vrai qu'on a été assez fiers de ce moment. Mais le grand moment d'émotion, c'était la réception d'un peintre, Walter Spitzer, rescapé des camps de la mort. Il a fait Buchenwald et Auschwitz, a sauvé sa peau en croquant ses géliers et a, dans ses œuvres, mit souvent un joueur d'orgue de barbarie. Il nous a expliqué d'ailleurs pourquoi : quand il a été emporté par les nazis, dans son village de Haute-Silésie, il avait 16 ans et le seul souvenir un peu gai qu'il avait, c'était le joueur d'orgue qui venait sur la place du village, tous les dimanches. On a donc réussi à le faire venir aux Gets, fin juin 2018 et on a baptisé l'espace avec 12 œuvres de ses œuvres, à son nom. C'est vrai que c'était un grand moment d'émotion. Malheureu-

sement, il nous a quittés l'an dernier, emporté par le Covid, mais son passage a vraiment marqué beaucoup de gens aux Gets, même les jeunes générations. »

Qu'est-ce que vous entendez par le thème de cette édition du festival : "La musique mécanique du passé et de l'avenir" ?

« On ne veut pas renier toute l'histoire parce que c'est grâce à elle qu'on est arrivés, après au cylindre de cire, au disque vinyle, aux cassettes et jusqu'au disque laser. Donc on ne nie pas toute cette histoire qu'on présente dans le musée, mais on veut aller vers l'avenir. Montrer qu'on peut toujours créer, sur le même principe de reproduction du son qu'on enregistre avant, sur cylindre ou cartons. Je crois que c'est important pour que ça vive et pour ne pas rester que sur la nostalgie. »

Pour vous, associer la musique mécanique à des formes plus actuelles est un levier important pour la faire vivre ?

« Oui, c'est important parce qu'il ne faut pas que ce soit que rengaine et passéiste, si on veut accrocher les jeunes. Cet aspect de la transmission est important : il faut transmettre, il faut montrer que la musique mécanique vit toujours en créant des instruments. »

Propos recueillis par Nils HOLLENSTEIN